

MICHELINE CAMBRON

## Les récits de l'histoire ou le récit des histoires ?

### L'irréductibilité des mémoires des rébellions de 1837–38 dans l'historiographie, la vulgarisation et la fiction

---

#### Résumé

*Les divergences de méthodes et de postulats sont caractéristiques de tout ensemble historiographique national. De même, toute histoire d'une historiographie dévoile le perpétuel réaménagement de récits qui sont pourtant donnés pour vrais. La question Les HistoireS canadiennes sont-elles différentes ? pose implicitement la coexistence de plusieurs « récits de l'histoire canadienne » et invite à réfléchir à la manière dont ces « histoires » se distingueraient les unes des autres. Le présent travail vise à aborder cette question à partir de l'analyse de la dimension proprement narrative de ces « HistoireS canadiennes » dans un corpus mixte de textes portant sur les rébellions (1837-1839) qui relèvent de l'histoire savante, de la vulgarisation, du manuel ou du roman historique. Nous nous interrogeons sur la manière dont la fabrication des récits contribue à leur différenciation et, éventuellement, à leur irréductibilité et, construisant leur ouverture ou leur fermeture, conduit à l'enfermement dans une vulgate. L'analyse révèle en outre que les choix paradigmatiques menant à la configuration des récits entraînent des effets de nature épistémologique qui sont par ailleurs liés à des enjeux centraux dans les débats actuels sur le procès historiographique : événementialisation, historicisation, indécidabilité du présent et travail sur les voix. Les analyses ouvrent donc à deux types de conclusion : celles, issues de la comparaison des récits, qui éclairent la lecture que nous faisons collectivement des rébellions et de leur événementialisation ; et celles, plus théoriques, qui nous ramènent aux articulations entre construction du récit historiographique, effets épistémologiques de cette construction et enfermement dans une vulgate.*

#### Abstract

*National historiography is characterized by diverging methods and hypotheses. Thus, writing the history of that historiography shows that the narratives that are given as true are continually reorganized. By asking Are Canadian (Hi)Stories Different?, one implicitly inquires into the coexistence of different narratives of Canadian history and prompts a reflection about the way in which these histories differ from one another. This paper addresses this question by starting with a narratological analysis of these 'Canadian (Hi)stories' in a corpus of texts regarding the Rebellions (1837-1838), that includes*

*scholarly historical work as well as books aimed at a general audience, school manuals, and historical novels. The analysis shows how this crafting of the narratives can make them different to the point of irreducibility. Furthermore, as the narratives become either increasingly opened or closed, they might or might not, become reified as hegemonic versions (vulgates). The analysis underlines the fact that the paradigmatic choices that are made in the organization of the narratives have epistemological consequences – such as eventalisation (or événementialisation), historicization, construction of present time's undecidability, and circulation of various voices – all of which are now major issues in the historiographical debates. This study allows for twofold conclusions: on the one hand, it sheds light on our understanding of the Rebellions and their événementialisation, and on the other hand, it brings forward a theoretical reflection on the intertwining process that ties the construction of an historiographical narrative, its epistemological effects, and the emergence of vulgates and common speeches.*

---

*À la mémoire de Jean-Paul Bernard, qui m'a fait découvrir les rébellions comme récit inachevé.  
À ma petite-fille Jeanne qui me permet de redécouvrir le plaisir de raconter.*

Dans le travail que j'ai effectué depuis plus quinze ans sur la réception des œuvres littéraires québécoises du 19<sup>e</sup> siècle, j'ai pu observer que l'oubli des œuvres – et parfois le mépris qu'on leur témoigne – s'appuie le plus souvent sur des récits clos, des vulgates, qui leur assignent une interprétation et une seule. La question « Les Histoires canadiennes sont-elles différentes ? » pose implicitement la coexistence de plusieurs « récits de l'histoire canadienne » et invite à réfléchir sur la manière dont ces « histoires » se distingueraient les unes des autres. Le présent travail vise à aborder cette question à partir de l'historiographie politique et sociale québécoise et canadienne, tout en visant à comprendre comment ces récits sont susceptibles de créer des vulgates. Ma perspective sera toutefois littéraire, et c'est la dimension proprement narrative de ces « Histoires canadiennes » qui me retiendra : je chercherai à comprendre comment la fabrication des récits contribue à leur différenciation et, éventuellement, à la création de vulgates propres à réduire la variété des interprétations en les refermant sur elles-mêmes.

### **Lieux, voix et récits**

D'une certaine façon, on pourrait dire que, pour la littéraire que je suis, la question de la pluralité des récits, l'un anglophone, l'autre francophone, est réglée depuis longtemps. En effet, en littérature, malgré le curieux statut de la littérature anglo-montréalaise récente, davantage reçue par l'institution littéraire québécoise francophone que par l'institution littéraire *canadian*, la question semble réglée depuis au moins Philip Stratford: il y a deux histoires littéraires nationales, l'une en français, l'autre en anglais.

[...] one must realize that there is no such thing as a Canadian literature and one should resist any political promptings to lump Canada's two literatures in one sack, whether the sack bears a political label such as 'Canadian Studies' or goes under a scholarly tag like 'Canadian comparative literature'. (Stratford 1979, 136)

Le caractère prépondérant de la langue dans le développement d'une littérature explique sans doute ce divorce à l'amiable, illustré d'ailleurs par plusieurs institutions canadiennes, dont la double série des Prix du Gouverneur Général du Canada.<sup>1</sup> Toutefois, l'existence de plusieurs récits suscite, en ce qui a trait à l'histoire sociale et politique, des réactions partagées. En témoignent des invitations à l'élaboration d'un récit convergent : appel à un nouveau récit savant harmonieux de la part de Jocelyn Létourneau (2017), propositions grand public comme *Le Canada, une histoire populaire*<sup>2</sup> ou entreprises de commémoration, dont celle récente à propos de la guerre de 1812,<sup>3</sup> présentées comme des évidences. Tous appels qui, explicitement ou implicitement, plaident pour l'existence d'un seul récit.

La pluralité des récits est pourtant désormais acceptée en historiographie. Si nous nous reportons aux travaux de Michel de Certeau, la première étape de l'écriture de l'histoire tiendrait à la définition du « lieu » de la parole historique, à partir duquel se construit l'instance énonciatrice : c'est le « lieu », dit en substance de Certeau, qui permet et qui interdit les modalités d'énonciation, comme les énoncés : « Toute recherche historiographique s'articule sur un lieu de production socio-économique, politique et culturel » (de Certeau 1975, 65) et est déterminée par un complexe institutionnel qui circonscrit « le vraisemblable énonciatif » (de Certeau 1975, 72). Le « lieu » de l'écriture de l'histoire modèlerait ainsi l'énonciation historique. D'où l'on peut conclure qu'il y aurait autant d'écritures de l'histoire que de « lieux ». Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paul Ricœur donne à l'instance énonciatrice une fonction plus radicale encore. Pour lui, le « qui » du procès historiographique, déterminé par son « lieu », précède le « quoi », c'est-à-dire les objets qui seront saisis par le discours, dans l'enchaînement des opérations historiographiques (Ricœur 2000, 3-163)]. De ce point de vue, on peut dire que la pratique actuelle, qui distingue l'histoire du Québec et l'histoire du Canada sur la base de leurs espaces respectifs, peut être d'emblée pensée comme distinguant des « lieux » donnant voix à des « nous »

---

1 Ce divorce peut toutefois être ouvert sur de nouvelles modalités de cohabitation littéraire, centrées sur « the aim of retrieving a sharable literary past » montréalais comme le soutient le récent ouvrage de Patrick Coleman (2018).

2 Série documentaire télévisée en 17 épisodes et 32 heures sur l'histoire du Canada, grâce à la collaboration des réseaux Radio-Canada et CBC. Jocelyn Létourneau décrit cette série comme ayant « donné lieu à la réhistorisation (ou à la remastérisation) du Canada comme nation d'immigrants » (Létourneau 2017, n. p.). Sylvie Lacombe parle plutôt d'un travail confortant le *nation-building* anglo-canadien (Lacombe 2015).

3 Sur ces commémorations, on consultera avec profit l'article d'Yves Tremblay (2017).

distincts, *en deçà* de tout travail documentaire sur les objets et de toute interprétation. Et cela même lorsque les « objets du discours » semblent ressortir d'un même « lieu » dans le passé raconté. Il faut en effet concevoir chacun des « nous » énonciatifs comme engagés dans un mouvement propre, celui de l'écriture d'une histoire dont le futur est indécidable dans le présent propre au « lieu » de l'écriture. En principe donc il y aurait au moins deux récits en histoire canadienne, celui qui émerge d'instances énonciatives dont le lieu est la nation québécoise et celui qui émerge d'instances énonciatives dont le lieu est la nation canadienne, sans compter ceux des nations autochtones, en voie de reconfiguration.<sup>4</sup> Et ces récits seraient irréductibles les uns aux autres.

En témoigne le conflit des mémoires qu'illustre récemment, à Montréal, et un peu partout au Canada, la pièce *Le Wild West Show de Gabriel Dumont*, produite par le CNA dans le cadre du programme « Nouveau Chapitre » du Conseil des arts du Canada. Écrite en sept langues (dont cinq amérindiennes et métisses) et mettant en scène, à titre de meneurs de jeu clownesques, les personnages Hover (un anglophone) et Séguin (un francophone), de la *Hover et Séguin Narration canadienne 1888* [Fig. 1], l'entreprise dramaturgique offre, dans la fiction, une réponse allégorique à la question « Les Histoires canadiennes sont-elles différentes ? ». L'ampleur des enjeux historiographiques et mémoriels canadiens y est efficacement mis en scène : comment raconter le conflit entre les Métis, dirigés par Gabriel Dumont, et le gouvernement fédéral canadien ? Comment inscrire cet événement dans l'histoire en tenant compte des diverses voix, des divers lieux, des diverses temporalités, des divers récits en somme ? La pièce,<sup>5</sup> qui entrecroise les textes de Jean Marc Dalpé, Alexis Martin, Laura Lussier, Andrea Menard, Yvette Nolan, Gilles Poulin-Denis, Paula-Jean Prudat, Mansel Robinson et Kenneth T. Williams, ne tranche pas entre les récits qu'elle entremêle, sinon pour rejeter le récit monologique imposé par les vainqueurs de Batoche – John A. Macdonald, le Premier Ministre canadien, et l'armée canadienne – que raconte Hover. La coprésence des voix et des langues invite à examiner de plus près les traits des divers récits juxtaposés (voix énonciatives, sujets de l'action, temps, espace, événements et actions possibles), appuyés sur les sources orales et écrites convoquées comme légitimes et méritant d'être connus. Au passage sont épinglées les manipulations politiques et médiatiques agitées par Hover. « La Hover et Séguin narration canadienne 1888 », avec ses allures clownesques, se révèle une instance de spectacularisation des divers traits de ces récits, autrement engloutis dans la vulgate imposée par Hover et que nous nommons généralement « le soulèvement des Métis », le réduisant ainsi à un frémissement sans suite dans l'histoire. À sa façon, la pièce fait échec à ce contrôle narratif.

---

4 Ces récits tendent à se multiplier en outre selon d'autres lignes de fracture, générationnelle, sexuelle, médiatique ou afférentes aux classes sociales. Pour une discussion de cette question, saisie du point de vue de la littérature, voir Cambron 2001, 77-93.

5 Un dossier de production complet est disponible à l'URL suivant : <https://nac-cna.ca/fr/wildwestshow>.



Fig. 1 : Affiche, pièce Hover et Séguin Narration canadienne 1888. Produite par le CNA dans le cadre du programme « Nouveau Chapitre » du Conseil des arts du Canada. (reproduction autorisée).



Cette exemple dramaturgique illustre bien la pluralité des récits en histoire canadienne, et ceux-ci y sont donnés pour être articulés autour d'instances énonciatives diverses irréductibles les unes aux autres. Il est tentant de croire, à partir du *Wild West Show de Gabriel Dumont*, que la ligne de fracture de cette irréductibilité est linguistique et culturelle. Je tenterai de comprendre ce que cette irréductibilité a de radicalement narratif, elle qui est liée, certes, à la définition de l'instance énonciative mais aussi aux autres traits narratifs de l'écriture de l'histoire.

Cette hypothèse rejoint les propositions théoriques de Michel de Certeau et Paul Ricoeur précédemment évoquées, mais elle s'appuie également sur une remarque de William J. Eccles à propos des histoires du Canada de François-Xavier Garneau et de Francis Parkman :

La comparaison entre leurs *façons d'écrire l'histoire* est révélatrice. [...] Parkman croyait à la supériorité des valeurs anglo-américaines, de sorte que pour lui la défaite française, en Amérique du Nord, était prédéterminée, donc inévitable. Cette théorie portait la marque de « l'élection » selon Jean Calvin. Garneau, par contre, ne cherchait pas, comme Parkman, à créer des mythes, mais il voulait montrer que les Français d'Amérique du Nord, devenus les Canadiens, avaient fondé une société originale, extrêmement vivante, qui devait être défendue contre les assauts des philistins britanniques. (Eccles 1994, 119)<sup>6</sup>

Eccles discute moins ici des interprétations des événements qui seraient issus d'une visée politique consciente ou inconsciente de la part des historiens, encore que celle-ci préexiste en partie du moins à l'écriture, que de la manière dont visée et interprétation sont configurées à *même* les opérations de la fabrication de l'histoire: Selon Eccles, pour Parkman, les événements de l'histoire du Canada après la Conquête sont frappés d'insignifiance car leur déroulement s'organise selon une téléologie qui évacue l'indécidabilité du présent des acteurs du passé : écrivant l'histoire au futur antérieur, Parkman n'aurait ainsi que peu à dire, réduisant son récit aux

6 C'est moi qui souligne.

phénomènes liés au flux de la téléologie racontée, seul objet possible de son récit. Garneau, au contraire, s'attacherait, selon Eccles, à la « vie » (Eccles 1994, 119), aux nombreux détails de la vie considérés comme signifiants — la société « extrêmement vivante » (Eccles 1994, 119). Il aurait donc plus à dire, reconnaissant davantage d'événements signifiants, élargissant le champ des actions possibles, et il écrirait au présent de la défense à faire, ouvrant ainsi le présent du passé à l'indécidabilité. Le rapport au temps, à l'expérience du temps des acteurs du récit raconté, déterminerait en somme pour Eccles la façon dont Garneau et Parkman ourdissent leur intrigue, tout en influant sur la signifiante des événements.

Eccles oppose également les deux historiens quant à la définition de l'espace qu'ils construisent à même leur récit – un espace anglo-américain panhistorique pour Parkman, une complexe intrication d'espaces fortement historicisés, mêlant la France et l'Amérique rêvée par la France coloniale face à aux impérialismes britannique et états-unien.

Enfin le rapport entre le sujet qui écrit et son objet est présenté par Eccles comme étant de nature différente : Parkman s'appuierait sur une théorie, religieuse de surcroît, placée en surplomb de l'expérience historiographique, celle de la « suprématie morale des valeurs anglo-américaines » (Eccles 1994, 119); Garneau ferait une démonstration dont il est partie prenante car il appartient à la « société originale » (Eccles 1994, 119) qu'il raconte et « défend » (Eccles 1994, 119).

Que fait Eccles, dans son analyse, de « la façon de raconter l'histoire » (Eccles 1994, 119) des deux historiens ? Il s'attarde aux actualisations respectives des paradigmes narratifs des récits qu'il examine : définition du(des) sujet(s) de l'action, détermination des actions possibles et donc des événements signifiants, expérience du temps, construction de l'espace. L'écriture de l'histoire serait donc pour Eccles le déploiement d'un récit. Cela est congruent avec les propositions de de Certeau et Ricœur évoquées, mais celles-ci prennent ici une dimension plus concrète puisque ce sont les choix scripturaires des historiens qui permettent à Eccles de déployer les catégories de l'analyse et de la comparaison.

C'est cette voie ouverte par Eccles à propos de l'histoire du Canada que nous emprunterons. Mon étude sera resserrée autour de la crise politique qui, entre 1837 et 1839, met en scène les Patriotes dans le Bas-Canada et j'examinerai un corpus mixte et plutôt modeste de textes publiés, en français ou en anglais, depuis 1983, postérieurement donc aux travaux de synthèse sur l'historiographie des rébellions de Jean-Paul Bernard (Bernard 1983).<sup>7</sup> M'attachant aux choix narratifs – définition du

---

7 Dans le chapitre qu'il intitule « L'évolution de l'historiographie depuis les événements (1837-1839) », Bernard pense son bilan à partir de trois interrogations : « identifier ce qui est fait et ce qui reste à faire, ce qui est connu et ce qui reste à connaître » ; « considérant la production idéologique dans ses relations avec l'idéologie, en faire l'analyse idéologique » ; « questionner les connaissances dont ils sont porteurs, connaissance plus ou moins valides, plus ou moins certaines, plus ou moins vraies » (Bernard 1983, [17]. J'adosse donc mon travail à la même œuvre

sujet, délimitation de l'aire des actions possibles, expérience du temps, construction de l'espace – grâce auxquels les historiens configurent leurs récits respectifs, je tenterai d'en dégager les effets au plan épistémologique en ce qui a trait à trois enjeux épistémologiques actuellement débattus en historiographie : l'assignation d'un statut événementiel, l'indécidabilité du présent et l'historicisation du discours historiographique, auxquels j'ajouterai la question de l'inscription des voix, développée en études littéraires, dans la foulée des travaux fondateurs de Bakhtine sur la polyphonie des textes, et théorisée en historiographie par Jacques Rancière (Rancière 1992). Je m'interrogerai en conclusion sur l'ouverture ou la fermeture de ces récits à des interprétations futures ou, autrement dit, à leur disposition à se refermer en vulgate.

La masse de textes publiés depuis 1983 sur les rébellions de 1837-38 est abondante.<sup>8</sup> Quelques précisions s'imposent avant la présentation du corpus. Les synthèses savantes et les chapitres de vulgarisation existent en nombre à peu près égal dans les deux langues. Toutefois, je n'ai trouvé qu'en français des ouvrages entièrement consacrés aux rébellions dont la visée en soit une de vulgarisation s'accompagnant d'un important appareil critique et de diverses pièces de nature documentaires.<sup>9</sup> Pour cette raison j'ai écarté ce type d'ouvrage de mes analyses. Quant aux textes de fiction, il faut noter une disproportion marquée entre les œuvres originellement publiées en français et en anglais. En effet, malgré mes efforts, je n'ai trouvé qu'une dizaine de nouvelles ou de romans en anglais portant en tout ou en partie sur les rébellions (publiés entre 1846 à 2005) tandis qu'en français, les diverses listes obtenues en comportent au-delà de 50, sans compter les nombreux récits qui contiennent un épisode lié, directement ou non, aux rébellions – c'est le cas de la plus grande partie des fictions du 19<sup>e</sup> siècle.<sup>10</sup> Mon corpus accueille des textes publiés en français et en anglais, dont plusieurs ont été traduits. Compte tenu des observations qui précèdent, je n'ai pas cherché à composer un corpus qui soit parfaitement symétrique. Celui-ci a plutôt été composé de manière à inclure divers types de texte (chapitres dans des ouvrages généraux d'histoire du Canada ou du Québec; manuels et ouvrages didactiques, études savantes, fictions romanesques). Les caractéristiques formelles des ouvrages ont également été prises en compte : ampleur (étendue) plus ou moins grande, caractère linéaire ou mosaïcal du récit, facture livresque ou hypertextuelle.

---

inaugurale que celle choisie par Marc Collin en 2009 pour le bilan qu'il dresse des travaux sur les rébellions. Nos visées sont toutefois très différentes.

8 J'ai interrogé le catalogue BAnQ, lequel ne permet plus d'interrogation fine, et consulté la bibliographie du site 1837 (désormais disparu). Je m'interroge sur ces disparitions.

9 Il s'agit des ouvrages d'Anne-Marie Sicotte (2016) : *Histoire inédite des Patriotes. Un peuple libre en images* ; Gilles Laporte (2015) : *Brève histoire des Patriotes*.

10 Pour significative qu'elle soit, cette disproportion ne me retiendra pas ici : elle témoigne sans doute d'une inscription différente des événements dans chacune des mémoires nationales.

Je les énumère. *A Short History of Canada* de Henry Vivian Nelles, traduit en français par Lori Saint-Martin et Paul Gagné sous le titre *Une brève histoire du Canada* (Nelles 2017) et *Histoire populaire du Québec. De 1791 à 1841* de Jacques Lacoursière (Lacoursière 2013), qui sont les deux ouvrages de vulgarisation les plus diffusés.<sup>11</sup> Trois ouvrages ayant valeur de manuel : deux ouvrages de Dickinson et Young, marqués par un fort investissement didactique,<sup>12</sup> auxquels fera contrepoint un manuel électronique publié en français destiné au secondaire, *Les Chroniques du Québec et du Canada des origines à 1840* (Krysztofiak/Ste-Marie/Bernier Cormier/Thibeault/Goulet 2016). Trois ouvrages savants ont également été retenus : d'Elinor Kyte Senior, *Redcoats and Patriots* (Senior 1985)<sup>13</sup>, d'Allan Greer, *The Patriots and the People. The Rebellion of 1937 in Rural Lower Canada* (Greer 1993) et de Gilles Laporte, *Patriotes et loyaux. Leadership régional et mobilisation politique en 1837 et 1838* (Laporte 2004). Enfin deux romans serviront d'épilogue à notre parcours : *Robert Nelson & the Rebellion of 1837. The Words on the Wall*<sup>14</sup> de Mary Soderstrom (Soderstrom 1998) et *Mary l'Irlandaise* de Maryse Rouy (Rouy 2004).

Je me suis appuyée sur les textes français ou anglais des divers ouvrages pour des raisons contingentes de disponibilité des exemplaires. Il importe de dire que les traductions françaises ou anglaises des ouvrages étudiés ont connu une importante circulation et que l'étude de ces traductions, qui ont été lues et citées, est légitime. J'ai toutefois vérifié la justesse des traductions. Bien sûr, les stratégies discursives ne sont pas identiques dans les deux langues, mais elles sont homologues. Ainsi, dans le Nelles publié en anglais, il n'y a pas d'imparfait : le temps de base est le *past time*. Toutefois, celui-ci est modalisé par des adverbes ou par des usages sémantiques qui introduisent des valeurs de durée ou d'itération. Les effets sont donc les mêmes, mêmes si les procédés ne sont qu'homologues. L'examen attentif des versions française et anglaise du manuel *Short History* de Dickinson et Young confirme la présence de telles équivalences. Un travail plus proprement traductologique, qui excède largement le cadre du présent travail, aurait été instructif, il reste à faire.

### **Les effets épistémologiques des récits de vulgarisation I** ***A Little History of Canada***

Dans *A Little History of Canada* (*Une brève histoire du Canada* (Nelles 2017)), Henry Vivian Nelles raconte l'épisode des rébellions dans le Haut-Canada et le Bas-Canada en une dizaine de pages, placées à l'intérieur d'un chapitre intitulé « Américains britanniques », qui s'ouvre sur la coprésence des Anglais et des Français sur le continent avant la Guerre de Sept Ans et se termine sur l'avènement de l'Union. Le récit,

---

11 La traduction du Nelles, révisée en 2017, est de Lori Saint-Martin et Paul Gagné.

12 Voir Dickinson/Young 1995 et 2003.

13 Je me suis servi de la traduction française pour cet article. La traduction était supervisée par Claude Beauregard et révisée par Jean Pariseau. Voir Senior 1997.

14 Traduit en 1999 sous le titre *Robert Nelson, le médecin rebelle*.



écrit au passé, est donc fortement condensé.<sup>15</sup> Nelles présente Louis-Joseph Papineau et William Lyon Mackenzie comme les chefs des rébellions dans chacun des Canadas. Il les définit comme des rhéteurs habiles et manipulateurs, dont les paroles auraient entraîné les actions rebelles ; les autres rebelles, considérés globalement comme peu nombreux, n'ont pas de nom<sup>16</sup> et n'accèdent que rarement au statut de sujet de l'action, sauf au moment des prolégomènes des conflits. Ainsi, dans le récit de la première insurrection, celle de 1837: « Des hommes en armes commencèrent à s'assembler » ; « un groupe de patriotes du Bas-Canada tendirent une embuscade à un détachement de soldats britanniques » ; « les rebelles marchèrent vers Toronto » (Nelles 2017, 141). Leurs adversaires, « Gouverneur » (ou « autorités »), « miliciens du cru [anglophones] » et « soldats réguliers de l'armée britannique », apparaissent au contraire comme des sujets toujours actifs : ils « taillèrent en pièces », « firent face », « entreprirent d'incendier », « écrasèrent de façon décisive » ; face à cela, les rebelles subissent l'action : ainsi à Saint-Eustache, « ils trouvèrent refuge [...] furent abattus ou brûlés vifs » (Nelles 2017, 142). Les rebelles du Haut-Canada ne sont pas davantage les sujets de l'action, leur combat avorte, peut-on lire, en « tragi-comédie » (Nelles 2017, 142): tous se sauvent. Le récit des rébellions de 1838 donne lui aussi statut de sujet aux deux chefs – « ils lançaient des raids » (Nelles 2017, 143) – statut qui est également accordé aux rebelles exilés, aux Américains et aux Fénéniens venus à la rescousse. Les autres rebelles des deux Canadas, n'accèdent toujours pas au statut de sujet, remplacés qu'ils sont par des termes nominaux qui les englobent et les chosifient, « les incursions », « les raids », « les soulèvements » et « les escarmouches », toutes actions sans sujet qui semblent portés par une sorte de fatalité (Nelles 2017, 143-144). En face, les militaires et les miliciens, rassemblés sous le terme générique « les Britanniques », « se ralli[ent] », « tu[ent] dans l'œuf », « organis[ent] des représailles », « pill[ent] et incendi[ent] aveuglément » (Nelles 2017, 144).

L'asymétrie dans l'accession au statut de sujet de l'action que nous venons d'observer, inscrit les rebelles du côté de la soumission à des forces qui les dépassent : leurs actions sont déceptives au plan narratif. Une assez longue digression, qui fait un peu plus d'une demi-page (sur dix, je le rappelle), raconte que les deux chefs, Papineau et Mackenzie, engagèrent le combat armé suite à des songes : Mackenzie « laissa son esprit enfiévré caresser des projets de protestations extra parlementaires » tandis que Papineau « se mit à rêver d'insurrection, fortement encouragé en cela par ses collègues irlandais plus nationalistes que lui » (Nelles 2017, 141). Le caractère déceptif – et donc inutile – de l'action est en quelque sorte annoncé par le

15 Pas autant que l'incendie du Parlement en 1849 toutefois : « quelqu'un mit le feu au Parlement » (Nelles 2017, 159).

16 Nelles explique dans son introduction qu'il a volontairement choisi de réduire le nombre de noms propres dans son récit, pour des raisons de clarté, les personnages portant souvent le même patronyme ou des patronymes semblables (Nelles 2017, 16). Cette stratégie a toutefois des effets au plan narratif, en réduisant le nombre de sujets de l'action singularisés dans le récit.

rôle de l'imagination dans les décisions des chefs : certes, ce ne fut pas un rêve, il y eut des morts, mais ce ne furent pas non plus de vrais rébellions. Ce caractère « imaginé » des insurrections est encore accru par l'absence de paroles des acteurs : il n'y a dans cette section de l'ouvrage aucune voix autre que celle de l'historien qui dit la fatalité surdéterminant le récit et le caractère fantasmatique de l'*hubris* qui la déchaîne.

D'autres traits narratifs méritent d'être relevés, et au premier chef les flottements temporels et spatiaux. Même si le texte est principalement écrit au passé simple, de nombreux verbes sont à l'imparfait, dont ceux qui sont employés pour raconter les premières étapes de l'agitation. Dans le Bas-Canada, « les colons se butaient », « les réformateurs coloniaux s'inspiraient », « le mouvement de réforme revendiquait », « le Parti Canadien défendait »; dans le Haut-Canada, « les critiques dénonçaient » (Nelles 2017, 136-137). Soit ces actions ont valeur durative (elles durent dans le temps) soit elles ont valeur itérative (elles se répètent). Dans tous les cas, elles sont présentées comme n'étant suivies d'aucun effet, outre leur propre répétition : ainsi, les verbes « se buter », « revendiquer », « défendre », « dénoncer » renvoient à un état plutôt qu'à des actions et les actions discursives s'en trouvent systématiquement disqualifiées. L'usage de l'imparfait donne en outre une dimension floue à la chronologie ; impossible de savoir s'il y eut escalade, ni de sentir comment on passa des paroles aux actes, d'autant que certains énoncés sont placés dans une sorte d'en-dehors du récit. Ainsi, la phrase suivante, « Dans le Haut-Canada les deux insurrections furent matées non pas par des soldats britanniques réguliers, mais par des miliciens du cru » (Nelles 2017, 142), apparaît avant même que le récit n'aborde les secondes rébellions.

La dimension spatiale des luttes armées est encore plus floue. Les noms de lieux sont rares et disparates : Montréal, Toronto, la rue Yonge, la vallée du Richelieu, l'île Navy, Albany. Le reste des espaces est concaténé dans l'expression « les villages », pour ce qui est du Bas-Canada. L'expression « guérilla transfrontalière » (Nelles 2017, 143), appliquée aux secondes rébellions, brouille la compréhension des stratégies respectives des acteurs et crée l'impression de batailles futiles difficiles à distinguer les unes des autres – il y a pourtant près de mille kilomètres qui séparent Windsor et le lieu, non identifié par Nelles, de la *Déclaration d'indépendance du Bas-Canada* lue par Robert Nelson (Alburg, Vermont).

Des paradigmes spatiaux et temporels flous, une logique des actions qui exclut les actions discursives, un accès au statut de sujet asymétrique, systématique du côté des Loyaux et des Britanniques, exceptionnel du côté des rebelles, et des actions déceptives : c'est presque comme s'il n'y avait pas eu de rébellions, seulement leurs représailles. Nelles ajoute en conclusion : « Au Canada les révoltes échouent sur le terrain, mais elles triomphent dans la mémoire populaire et dans les livres d'histoire » (Nelles 2017, 146).

Le présent de l'indicatif confère ici valeur de vérité éternelle : les rébellions auraient triomphé dans les mémoires en dépit du bon sens. On ne peut s'empêcher de

voir dans la phrase une pointe d'ironie qui ramène les événements dans l'ordre de l'imagination, en laquelle se rejoignent les rêves des chefs, et les lieux de « la mémoire populaire » et des « livres d'histoire ». La collectivité mise en scène, jusque-là disséminée en plusieurs figures antagonistes, est brusquement ramenée au présent d'une lecture unique et lénifiante de l'histoire dans laquelle tous triomphent finalement.

Nelles inscrit les épisodes des rébellions dans la trame des difficultés de l'Angleterre à gérer pour le mieux ses colonies américaines comme en témoigne un *excursus* de plus d'une page (sur dix), exposant l'agitation qui règne aussi dans les autres colonies britanniques : « les deux Canadas n'étaient pas des cas uniques » (Nelles 2017, 140). À cette échelle, les rébellions apparaissent comme d'insignifiantes vaguelettes à la surface d'un cours d'eau. Cette interprétation est d'ailleurs assez classique en histoire canadienne.<sup>17</sup>

J'ai développé un peu longuement l'analyse du court texte de Nelles afin de montrer comment, dans le détail, les paradigmes narratifs donnent corps à l'interprétation de l'histoire racontée. En effet, les choix narratifs ont des effets identifiables sur la dimension épistémologique de l'histoire racontée. Sur le plan de l'expérience du temps, le texte de Nelles s'inscrit, comme celui de Parkman, dans un régime qui est celui du futur antérieur : les actions et leurs significations sont toujours déjà achevées dans l'ordre de l'exposition, ce qui manifeste la prédétermination qui affecte globalement le récit. Ainsi, les sujets ne posent, dans l'ordre de l'action, que des gestes inévitables : les chefs « nuisent à leur cause par leur comportement erratique » (Nelles 2017, 142) – les lecteurs s'y attendaient, après tout tous deux ont « rêvé » les rébellions ; les rebelles subissent les avanies prévisibles ; les miliciens et les soldats sont emportés « aveuglément » dans les représailles. Les actions ayant pris place durant la période des rébellions ne sont donc affectées d'aucune valeur d'indécidabilité, la prévisibilité des enchaînements « annulant », en quelque sorte, leur poids de présent. L'écriture de l'histoire possède ici une fonction téléologique.

L'autre effet épistémologique majeur de la construction narrative élaborée par Nelles est que les rébellions sont un non-événement, au sens où aucun des traits permettant d'assigner aux rébellions un statut d'événement<sup>18</sup> n'est mis en place :

---

17 D'une part, expliquent Dickinson et Young, « Vaines, non britanniques et nationalistes, elles sont considérées par les historiens *whigs* comme des événements qui ont détourné les Canadiens des solutions constitutionnelles et ont conduit à un régime autoritaire et francophobe » (Dickinson/Young 1995, 135). « Détournés » et « retardés », les habitants des deux Canadas sont tout de même emportés par le courant : en ce sens les rébellions sont une sorte d'empêchement sans portée. D'autre part, inscrites dans le grand mouvement de l'accession du Canada au libéralisme économique et politique elles auraient été, selon Ouellet, un mouvement réactionnaire, témoignant ainsi du caractère inéluctable du progrès (Bernard 1983, 50).

18 Nous nous appuyons ici sur le concept d'événement tel que développé de manière préalable à une réflexion sur le concept d'événement de lecture, à partir de travaux de philosophes, d'historiens et de sociologues, dont Jean-Michel Berthelot, François Dosse, Claude Romano, Paul Ricoeur et Michel de Certeau. Voir Cambron/Langlade 2015.

- Les rébellions ne créent pas une séparation entre un avant et un après. Elles n'ont rien d'un *kairos* séparant un avant et un après, ni pour le Bas-Canada, ni pour le Haut-Canada.
- Les rébellions n'ouvrent pas sur un futur différent. Nelles ne rattache d'ailleurs pas la proclamation du Régime de l'Union aux rébellions, mais plutôt au problème à l'origine de « cet étalage de violence » problème qu'il fait remonter au moins à 1791, voire à 1774.
- Les rébellions ne peuvent être saisies comme un « éclat », ou identifiés par leur retentissement dans le récit, elles n'en ont pas.
- La lecture du récit de Nelles ne peut instituer les rébellions comme événement – il faut en avoir une connaissance par ailleurs pour pouvoir leur accorder ce statut.

De plus, le flou que nous avons observé, en ce qui a trait à l'expérience du temps et à la construction de l'espace, réduit les possibilités d'historicisation des scènes racontées. Par exemple, les différences entre « miliciens », « milice du cru » et « soldats britanniques réguliers », pourtant importantes, ne sont pas expliquées. Certaines formulations sont ambiguës. Ainsi, lorsqu'il est dit, à propos de Papineau, qu'il s'est laissé entraîner par « ses collègues irlandais plus nationalistes que lui », le nationalisme dont il est question pourrait permettre d'inscrire les rébellions dans le mouvement nationalitaire qui marque les années 1830 à 1848. Mais rien n'est précisé à ce moment qui donne sens à cet énigmatique « plus ».

L'ouvrage ne se présente pas comme une monographie mais comme un ouvrage de synthèse et de vulgarisation, et le discours de Nelles est ici fort éloigné de la vivacité heuristique de son travail sur le Tricentenaire de Québec, dans lequel l'indécidabilité de l'action est au contraire mise de l'avant, tant pour les acteurs que pour l'historien.<sup>19</sup> Ses quelques pages sur les rébellions ne peuvent pas non plus être considérées comme la simple réduction à ses composantes essentielles d'un récit plus vaste ; on voit mal ce qui pourrait ou devrait être ajouté à ce récit lisse et euphémique présenté comme absolument suffisant : le caractère non événementiel et donc relativement non turbulent<sup>20</sup> des rébellions s'inscrit dans une description du mouvement historique qui met globalement l'accent sur sa tranquillité.<sup>21</sup> Nelles s'en défend :

---

19 Rappelons que l'historien découvre dans une boîte de souvenirs légués par une aïeule des objets offerts à ses investigations : le mouvement de l'enquête emporte acteurs, historien et lecteur vers une même fin inconnue. Voir Nelles 1999.

20 Le concept d'événement turbulent (*turbulent burst*) est emprunté à la physique des fluides. Voir Cambron/Roy 2012.

21 C'est l'avis formulé par John Dickinson et Brian Young : « The development of Canada from Colony to independent country is often seen as a slow, natural and peaceful evolution that stands in contrast to the American and French revolutions » (Dickinson/Young 1995, 166).

[...] je souscrits à l'idée répandue selon laquelle [le Canada] constitue plutôt un exemple d'ajustements, d'adaptations et de négociations continues. On ne devrait pour autant pas voir en lui une sorte de Royaume de la paix [...] Si, pour l'essentiel, il a su éviter les guerres civiles ouvertes, il n'en est pas moins minés par des conflits profondément enfouis, persistants et irrésolus. (Nelles 2017, 13)

Toutefois, le caractère monologique de son récit présente ces conflits comme susceptibles d'être décrits à travers une voix unique, ce qui en gomme les aspérités et les altérités.

### **Les effets épistémologiques des récits de vulgarisation II** ***Histoire populaire du Québec***

La synthèse grand public proposée par Jacques Lacoursière nous permettra, par contraste, d'approfondir l'analyse. Même si les objectifs sont similaires,<sup>22</sup> les différences sont nombreuses entre son récit et celui de Nelles. Pour Lacoursière, qui suit en cela une tradition qui remonte au moins à Laurent-Olivier David et Benjamin Sulte,<sup>23</sup> les rébellions constituent un *kairos*, un renversement dont les effets se feront sentir longtemps après. On s'attendrait donc à ce que le traitement en soit beaucoup plus ample. Toutefois, si nous retranchons de l'ouvrage de Nelles les pages consacrées dans son livre à la période postérieure à 1970, qui n'est pas abordée par Lacoursière, nous constatons que la proportion de l'ouvrage consacrée aux rébellions est relativement homologues, soit 0,042 % pour le Lacoursière, *versus* 0,034 % pour le Nelles (soit 114 pages sur un total de 2,708 *versus* 10 pages sur 294, dans l'édition française).<sup>24</sup> La facture du récit est toutefois différente. Alors que Nelles place le développement sur les rébellions, sans intertitre, dans un chapitre couvrant la période allant de la *French and Indian War* à l'Union, Lacoursière découpe son récit de la période 1837-39 en sept chapitres, organisant chacun autour d'un épisode de l'événement majeur que constituent à ses yeux les rébellions ; il ajoute même un huitième chapitre sur le Rapport Durham, présenté, comme l'Acte d'Union, comme un effet direct des rébellions. Cela a pour effet de mettre en valeur les diverses périétés, constituées en série, et de donner aux rébellions de 1837-39 la dimension d'un *kairos* autour duquel s'opposent un avant et un après.

Le récit de l'*Histoire populaire* comporte d'autres traits qui le distinguent de celui de Nelles. D'une part, le temps principal du récit est le présent, de sorte que les

---

22 Nelles présente son ouvrage comme susceptible d'éclairer le voyageur en visite au Canada — il peut être glissé dans les bagages. Ce n'est évidemment pas le cas du Lacoursière, qui fait 5 tomes.

23 Bernard 1983, p. 28-32.

24 Signalons que si Lacoursière n'aborde qu'indirectement les rébellions du Haut-Canada, qui occupent moins du quart des pages chez Nelles, il en donne toutefois une description plus circonstanciée, particulièrement du point de vue du temps et de l'espace.

choix de chacun des acteurs du récit sont marqués par une relative indécidabilité. De plus, le récit n'est pas énoncé depuis une position de surplomb, mais d'une manière qui emprunte aux procédés romanesques : tissé de diverses formes de discours (lettres, articles de journaux, discours en Chambre, slogans, déclarations, etc.) qui multiplient les sujets, les sources y sont médiatisées par des acteurs ayant fonction de personnage :

Le curé de la paroisse de Saint-Charles sur le Richelieu, Augustin Magloire-Blanchet, décide d'intervenir à titre personnel. Le 9 novembre il écrit au Gouverneur Gosford : [...]. (Lacoursière 2013, 498)

Le 13 novembre, Lady Colborne, mieux renseignée que plusieurs, écrit : [...]. (Lacoursière 2013, 499)

Même les portraits de groupes mettent en jeu des personnes, par un jeu d'attribution d'actions, qui les singularisent :

Ceux qui marchaient derrière la voiture des 'officiels' portaient toutes sortes d'inscriptions, comme 'Fuyez tyrans, car le peuple se réveille'; 'Plutôt une lutte sanglante que l'oppression d'un pouvoir corrompu'; 'Honneur aux dames canadiennes patriotes'. (Lacoursière 2013, 463)

Les sujets de l'action sont donc nombreux et leurs discours, singularisés, qui reprennent le plus souvent la lettre de documents d'archives, sont rapportés en discours direct. La place faite par l'historien à d'autres voix que la sienne est donc importante et crée une sorte de mosaïque discursive.

Alors que, dans son texte, Nelles nommait peu de personnages, Lacoursière multiplie les noms : outre ceux des chefs et des groupes dans les scènes de batailles, il y a des noms de femmes, d'habitants, de membres du Parlement anglais, de membres du clergé, comme d'ailleurs ceux de nombreuses personnes arrêtées :

Dans la région de Québec, la chasse aux patriotes commence le 11 novembre avec l'arrestation de Pierre Chasseur, sculpteur, doreur et propriétaire de musée. Deux jours plus tard, le peintre Joseph Légaré, Barthélemi Lachance et Eugène Trudeau prennent à leur tour le chemin de la prison commune. (Lacoursière 2013, 500)

Non seulement cela singularise-il un grand nombre de personnes montrées dans l'action, mais cela donne au récit une épaisseur, une densité qui s'étend hors du politique. Par exemple, l'extrait précédent porte des informations ancillaires : il y a dans la région de Québec au moins un musée, et des artistes – Pierre Chasseur est « sculpteur, doreur ». En résulte une historicisation dont l'efficacité tient à sa dispersion au fil du récit. En outre, le nombre de sujets singularisés donne au lecteur le

sentiment que l'événement des rébellions intéresse tous les milieux. Celles-ci apparaissent ainsi comme un objet central du discours, un objet dont le statut fait débat, et dont l'issue donne lieu à des spéculations et des hésitations. Les tensions entre Patriotes sont mises en scène, ce qui offre à chacun une liberté d'action qui donne au lecteur l'image d'une imprévisibilité de l'action : « Nelson ne peut cacher son impatience et, prenant la parole immédiatement après le chef, il déclare : 'Je diffère d'opinion avec M. Papineau' » (Lacoursière 2013, 489).

L'effet polyphonique ouvre le récit à de nombreux possibles, conférant à l'action un caractère indécidable que la voix narrative de l'historien soutient explicitement :

La parole est maintenant au peuple. Va-t-il obéir à la proclamation du Gouverneur ou continuer à s'assembler ? Le jour même de la signature de la Proclamation, Gosford fait part à Glenelg de sa décision de demander l'envoi d'un nouveau régiment. Méfiant, il n'est pas sûr que son appel à la paix sera écouté. (Lacoursière 2013, 466)

Autre différence d'avec le Nelles, les précisions géographiques sont nombreuses et l'espace se trouve considérablement étendu : les rébellions ont des échos hors du Bas-Canada et du Haut-Canada, dans des débats plus larges, entre autres ceux qui ont lieu à Londres et aux États-Unis. Certes, dans le récit de Nelles, l'inscription des rébellions dans le grand récit de l'empire britannique laisse entendre que l'espace construit y débordé les deux Canadas. Toutefois, dans le texte même, l'espace de l'Empire est marqué par une étonnante indifférenciation, comme si le point de vue britannique n'était pas géographiquement situé.

L'expérience du temps proposée est également différente. Lacoursière construit un temps long durant lequel les insatisfactions s'accumulent et les insurrections se préparent, lors d'événements identifiables, comme la fusillade de 1832 ou les actions des loyaux protestants en 1832.<sup>25</sup> Mais les rébellions elles-mêmes sont présentées comme s'inscrivant dans une temporalité spécifique : elles possèdent un début et une fin, elles constituent une crise unique, un événement qui change la suite de l'histoire que raconte Lacoursière.

Le récit de Lacoursière porte des effets épistémologiques très différents de ceux du récit de Nelles. La narration construit un événement qui constitue une véritable explosion turbulente, qui semble se régénérer à chacune des péripéties ; les sujets de l'action se trouvent face à une indécidabilité explicite ; l'importance des noms de personnes et de lieux favorise une historicisation des phénomènes racontés invitant à voir l'épaisseur du réel que chacun des personnages traîne après lui. Certes, cette historicisation serait plus systématiquement accessible si tous les éléments tirés des

---

25 L'étude de ces événements a été développée dans deux ouvrages récents : Jackson 2014; Deschamps 2015.

archives ou des textes des historiens étaient signalés,<sup>26</sup> mais en l'état, grâce aux nombreuses voix, le lecteur perçoit la variété des fenêtres narratives qui sont entrouvertes et dans lesquelles il pourrait s'engager à la suite de l'historien.

### **Enseigner les rébellions I**

#### **Dickinson et Young : densifier et étendre le récit**

Il est tentant de mettre les choix de Lacoursière sur le compte de l'étendue de son récit, qui fait plusieurs fois celui de Nelles. L'examen de deux ouvrages de John Alexander Dickinson et Allan Young, *A Short History of Quebec* (2003) et *Diverse Pasts* (1995) me permettra toutefois de montrer que les choix narratifs – et leurs effets épistémologiques – ne sont pas liés au travail de condensation ou de développement auquel contraindrait la longueur du texte. Le premier ouvrage est destiné à l'enseignement (cégep et université), mais aussi à un large public – « The best book currently available in English on the history of Quebec » a écrit *The Ottawa Citizen*, selon la quatrième de couverture de l'édition consultée ; le second est un manuel d'histoire du Québec destiné aux étudiants du secondaire. Les deux ouvrages ont été publiés dans la même année et ont fait l'objet de mises à jour constantes. Dans les deux cas, la surface consacrée aux rébellions, dans une section clairement identifiée pour le premier, dans un chapitre distinct pour le second, est équivalente à celle qu'y consacre Nelles, moins d'une dizaine de pages si l'on exclut les illustrations – le Nelles n'est pas illustré.

Dans la *Short History*, ouvrage écrit au passé, la section qui porte sur les rébellions de 1837-38 est le cœur du chapitre intitulé « Politics and Institutions ». S'opposent, dans cette brève section, un temps long, qui va des « crises » parlementaires et sociales antérieures, à partir de 1829, jusqu'aux effets lointains de l'événement, qui sont à la fois économiques, sociaux et surtout institutionnels :

They served to clean house [and] prepared the terrain for a profound adjustment of judicial, landholding, social, educational and religious institutions. (Dickinson/Young 2003, 168)

Ces « ajustements » sont exposés dans les sections qui suivent. La turbulence que constituent les rébellions ne se résorbent toutefois pas dans ce temps long comme chez Nelles. Ces dernières sont présentées plutôt comme un « climax » directement provoqué par le rejet des 92 Résolutions par Russel en 1837. Les rébellions sont ainsi dotées d'une temporalité particulière, marquée par l'utilisation de dates précises créant un effet d'accélération de l'action, et par le fait que chacun des épisodes

---

26 Le lecteur familier de l'histoire des rébellions identifie plein de sources au passage. Même si les voix explicitement convoquées sont exclusivement celles des acteurs saisis comme immergés dans l'action, il est aisé de voir comment par l'usage de ces voix, Lacoursière entretient un dialogue avec les spécialistes par archives interposées. Mais cela échappe au non-spécialiste, bien sûr.



racontés affiche une clôture qui lui est propre, clairement marquée par le choix des temps et des modes verbaux. Ainsi, dans l'épilogue des rébellions de 1837, le choix du *past perfect* marque l'achèvement de l'action, qui prend donc une dimension irréversible :

After the first rebellion in 1837, martial law had been proclaimed, canadian constitution was suspended, and Lord Durham was named Governor of all British North America. (Dickinson/Young 2003, 167)

Dans leur épilogue aux rébellions de 1838, Dickinson et Young laissent la parole à Allan Greer :

Over the dead body of democratic republicanism [...] Lower Canada was locked into a larger, predominantly anglophone unit, and ever since the relationship has been a source of discomfort, trouble and periodic crisis. (Dickinson/Young 2003, 167)

Le *past perfect* fait retour, complété par une forme adverbiale qui verrouille dans le temps les effets des rébellions : « ever since ». Ainsi les rébellions constituent-elles un événement complexe qui comporte au moins deux explosions turbulentes portant chacune une fin propre et dont les effets turbulents ne se dissipent pas, mais seront repris dans le « periodic crisis » dont parle Greer.

Les sujets de l'action sont moins individualisés que dans le Lacoursière mais beaucoup plus que dans le Nelles : il y a des groupes qui agissent (la « bourgeoisie » [en français dans le texte], les « Patriotes », les « frustrated anglophones militants »), mais aussi des personnes, auxquelles, de surcroît, est donnée la parole : Papineau, Nelson, Parent, etc. À ces acteurs divers s'ajoutent des historiens dont les explications et les interprétations sont juxtaposées de sorte que les paroles qui se croisent ne sont pas toutes contemporaines de l'événement raconté – contrairement au Lacoursière dans lequel les paroles historiennes étaient intégrées de manière lisse et invisible au discours de narration. Cette incorporation ajoute une épaisseur considérable à l'action : le récit est, de manière évidente, à la fois issu de matériaux bruts à raconter et de la sédimentation des récits antérieurs. L'espace dans lequel prend place le récit est clairement l'Amérique du Nord, mais les enjeux sont spécifiquement rapportés au Québec, à la fois à cause du titre de l'ouvrage et du traitement ancillaire des rébellions du Haut-Canada, qui apparaissent hors-champ.

Du point de vue épistémologique, les choix paradigmatiques liés à la configuration du récit ont pour effet d'assigner clairement un statut d'événement aux rébellions. On peut aussi affirmer que les informations quant aux diverses déterminations en jeu ont pour effet d'historiciser non seulement l'événement mais aussi les discours convoqués. L'intégration de voix historiennes divergentes pose indirectement l'indécidabilité du futur pour les sujets de l'action. Ainsi, par exemple, du recours à

Alan Dever, selon lequel un consensus aurait existé en Chambre à propos des projets liés au développement économique, ce qui contredit les positions des historiens Ouellet, Nelles et des tenants de la « wiggist interpretation » et introduit un bougé quant aux savoirs dont auraient disposé les acteurs des rébellions (Dickinson et Young 2003, 168). Enfin, remarquons l'importance accordée à nombre d'autres voix, qui crée une forme de partage de l'autorité narrative, puisque la « prise en charge » énonciative (Desclés 2009) est assumée à la fois par la voix historienne et par les autres voix, porteuses d'assertions. Toutes ces voix prennent en charge un contenu propositionnel et en affirment la vérité. La polyphonie du récit ouvre donc à la possibilité d'une pluralité de vérités.

Dans *Diverse Pasts*, le récit des rébellions a une forme très semblable, même s'il s'agit d'un manuel destiné à des élèves du secondaire – il y a ainsi un manuel du maître, des exercices et des pages de questions dans celui de l'élève. La facture du chapitre sur les rébellions, qui place en mosaïque le récit proprement dit, des encadrés et des images et use de diverses mises en relief typographiques, accroît même les effets que nous venons d'observer. Ainsi, des indices typographiques et graphiques soulignent le caractère événementiel des rébellions. Les divers chapitres de l'ouvrage sont introduits par une page ornementée, entourée d'un cadre typographié avec de plus gros caractères, ce qui attire l'attention du lecteur et l'oriente, en quelque sorte. Or, tant la page qui ouvre le chapitre intitulé « The Rebellions » que celle du chapitre suivant, « Responsible Government », comportent une phrase qui souligne l'événementialité des rébellions et la mutation qu'elles ont représentée. Dans le chapitre « The Rebellions », les effets des rébellions sont posées d'entrée de jeu, la résistance sera vaincue (« overwhelm[ed] ») :

The events of 1837-1838 emphasized the power of the state to overwhelm resistance. Once the rebellions had been crushed by British Military force, a union of Upper and Lower Canada was imposed. (Dickinson/Young 1995, 166)

Dans le chapitre qui suit, la dimension brutale du changement est soulignée : « The crushing of the Rebellions opened a new political era ». (Dickinson/Young 1995, 177) L'événementialité des rébellions, son caractère de *kairos*, est indiquée deux fois plutôt qu'une.

Deux encadrés jouent quant à eux un rôle majeur en ce qui a trait à l'historicisation de l'événement : l'un est un tableau statistique sur l'évolution démographique des communautés linguistiques, l'autre un tableau chronologique des mauvaises récoltes. Le premier permet d'exposer l'une des sources de tension entre anglophones et francophones, les changements populationnels. Le second illustre les sources économiques et sociales de la crise économique qui se déploie parallèlement aux rébellions. La narration principale y renvoie sans explication supplémen-



**FIGURE 12.6** Patriote soldiers. Look closely at their weapons. Why would they not be effective against British soldiers?

taire, comme à des connaissances nécessaires à la compréhension du récit, à son historicisation.

Fig. 2 : « The insurgents at Beauharnois » by Mrs E. Ellice, NAC C13392, reproduit d'après John Alexander Dickinson/Brian J. Young, 1995, *Diverse Pasts : A History of Québec and Canada*, Toronto : Copp Clark, 176.

L'indécidabilité du futur est moins fermement établie que dans la *Short History*. L'illustration de Jane Ellice, montrant les patriotes en armes (en un groupe compact, mais désordonné portant des faux et des armes de fortune [Fig. 2], et surtout la question posée aux étudiants : « Look closely at their weapons. Why would they not be effective against British soldiers ? » (Dickinson/Young 1995, 175) tendent à montrer l'issue

des événements comme inévitable pour certains des témoins de l'époque. Toutefois, la variété des causes évoquées par Fernand Ouellet et George Rudé, placées dans un même encadré (Dickinson/Young 1995, 171), déconstruit assez fortement cette prévisibilité.

Enfin, même si le récit intègre moins de voix externes, les encadrés – sur Louis-Joseph Papineau, sur la proclamation de William-Lyons Mackenzie et sur les diverses interprétations des historiens – tendent à faire éclater la dimension monologique du récit en convoquant, hors de toute subordination à la narration principale, d'autres voix.

Nous pouvons conclure de l'examen des ouvrages de Dickinson et Young que les traits épistémologiques que sont l'indécidabilité, l'historicisation et le partage de l'autorité narrative sont, dans un récit, indépendants de l'étendue de l'objet textuel dans lequel ce récit est présenté. Ils sont plutôt induits à partir des choix narratifs qui configurent le récit.

## Enseigner les rébellions II

### **Les Chroniques : les rébellions comme éclat du temps**

*Les Chroniques du Québec et du Canada des origines à 1840* de Virginie Krysztofiak, Paul Ste-Marie, Ève Bernier Cormier, Andrée Thibeault et Geneviève Goulet (2016) sont un ensemble d'outils didactiques disponibles en ligne. Le manuel mis à la disposition des élèves, désigné comme *eTexte multimedia* adopte la forme hypertextuelle des publications électroniques interactives. Afin de faciliter la comparaison avec les autres récits de mon échantillon, j'ai analysé le manuel du maître, moins éclaté. Je n'ai pas tenu compte des nombreux outils électroniques annexes (pages d'exercices ou d'activités, ligne du temps interactive, etc.) intégrés dans une certaine

mesure dans le manuel du maître, seul à comporter une narration.<sup>27</sup> Ce manuel ressemble sur plusieurs plans aux ouvrages de Dickinson et Young. On trouve là aussi diverses stratégies d'historicisation (images, reproduction de documents, encadrés didactiques désignés comme « chronique[s] », ligne du temps) et bien sûr un appareil didactique constitué, comme dans *Diverse Pasts*, de séries de questions mises en relations avec des documents historiques précis. Le manuel s'adressant à des élèves plus jeunes, les paroles historiennes sont absentes de la surface du texte et un nombre assez important de notions ou de concepts sont définis dans les marges du texte principal. Le texte lui-même est beaucoup plus bref que ceux que nous avons analysés jusqu'à maintenant, à la fois parce que les illustrations occupent une surface importante (environ 30% selon mon évaluation, en incluant la ligne du temps qui est présente sur la majorité des pages) et parce que la facture du manuel est plus aérée. La narration historique est écrite au présent et raconte, dans l'ordre chronologique, les principales péripéties des rébellions dans une sous-section intitulée « Les rébellions armées de 1837-1838 ». Cette section est présentée comme le centre du Dossier 9 (« Des tensions et des rébellions au Bas-Canada »<sup>28</sup>). La sous-section portant précisément sur les rébellions, « Les rébellions armées de 1837-1838 » est placée entre deux sous-sections qui en donnent les tenants (« La situation à la veille des rébellions ») et les aboutissants (« Le rapport Durham »); elle ne fait que 15 pages. Ajoutons que l'Union des Canadas, ici présentée explicitement comme la conséquence et le point final des rébellions, sert de clôture au manuel, qui se termine donc sur la page intitulée « La création de la province du Canada », qui offre une carte couleur de la nouvelle Province, sous le texte suivant :

À la lumière du rapport Durham, Londres décide d'appliquer la recommandation concernant l'union politique et économique des deux Canadas. Malgré l'opposition des Canadiens, l'union des deux colonies a bel et bien lieu. Le 23 juillet 1840, la reine Victoria approuve l'Acte d'Union. Les deux provinces deviennent une seule et même entité, la 'Province du Canada', également appelée 'Canada-Uni'.  
La Province du Canada comprend deux régions administratives, le Bas-Canada et le Haut-Canada. La ville de Kingston, située sur les rives du lac

---

27 L'accès au site où se trouve cet ensemble de pages et de documents électroniques est réservé aux enseignants qui en achètent (grâce à leur commission scolaire), pour une durée limitée, l'accès pour eux et pour leurs étudiants. Je remercie Geneviève Goulet de m'avoir autorisée à y accéder à des fins de recherche.

28 Rappelons que ces outils sont faits pour être consultés en ligne, de manière éventuellement non-linéaire. Le manuel du maître est composé de 4 parties, chacune divisées en un nombre variable de dossiers, dont la numérotation est continue dans l'ouvrage, même si ce n'est pas ce mode de consultation qui a été imaginé. Nous renvoyons à cette pagination par commodité pour le lecteur. Les dossiers sont séparés les uns des autres par des sections documentaires, des pages de questions, des tableaux, tous accessibles d'un seul clic. L'interaction entre le récit central et les informations disposées autour est ici manifeste.

Ontario, devient la capitale de la Province du Canada. (Krysztofiak/Ste-Marie/Bernier Cormier/Thibeault/Goulet 2016, 435)

On observera la tonalité neutre d'un texte dans lequel le caractère présent de l'action décrite est soulignée par la mention d'une date, le 23 juillet 1840.

*Les chroniques*, comme les ouvrages de Dickinson et Young, font une grande place aux conditions d'émergence des rébellions et à leurs suites. La brève section intitulée « La fin des rébellions » est claire :

Tant dans le Haut-Canada que dans le Bas-Canada, les rébellions sont un échec. Un peu plus de 200 patriotes ont trouvé la mort lors des combats et encore plus nombreux sont ceux qui ont été emprisonnés ou condamnés à l'exil. La répression de l'armée a été brutale dans les campagnes, et plusieurs villages ont subi de lourds dommages. De plus, aucun gain politique n'a été fait, bien au contraire. Depuis 1838, les institutions parlementaires du Bas-Canada sont abolies. Le Parlement britannique suspend la constitution. La colonie est désormais administrée par un nouveau conseil, le Conseil spécial, dirigé tour à tour par le gouverneur Gosford, le gouverneur Durham et le général John Colborne. (Krysztofiak/Ste-Marie/Bernier Cormier/Thibeault/Goulet 2016, 425-426)

Le parti pris du présent qui caractérise le texte narratif est marqué par une forte indécidabilité clairement réfléchie dans la dernière phrase de la section « Les rébellions armées de 1837-1838 » : « Tout le monde attend que le Royaume-Uni décide du sort des deux colonies » (Krysztofiak/Ste-Marie/Bernier Cormier/Thibeault/Goulet 2016, 427). L'accent mis sur l'indécidabilité est également perceptible dans la structuration didactique de l'ouvrage. En effet, une grande partie de l'investissement didactique vise la maîtrise par les élèves des règles de la causalité. La cinquième partie de la « boîte à outils » qui complète le manuel vise ultimement à établir des liens de causalité, *terminus ad quo* d'une démarche qui comporte plusieurs étapes, désignées par un titre de section comme « Les opérations intellectuelles » de la pratique historienne : établir des faits, situer dans le temps et l'espace, dégager des différences et des similitudes, déterminer des causes et des conséquences, déterminer des changements et des continuités, mettre en relation des faits et, finalement, établir des liens de causalité. Dans ce processus, l'élève est invité à travailler à partir de documents, il établit donc les liens de causalité à postériori. Il n'y a en principe pas de place ici pour quelque prévisibilité que ce soit.

En somme, le manuel *Les chroniques* crée, grâce à sa structure mosaïcale et à son cadre didactique et malgré sa surface réduite, des effets épistémologiques homologues à ceux que nous avons déjà identifiés : l'événementialité des rébellions est explicitée, les événements s'enchaînent dans l'indécidabilité du présent, diverses stratégies contribuent à l'historicisation du récit, les conditions d'émergence des

rébellions se trouvant même hypertrophiées par rapport à la brièveté du texte consacré aux rébellions elles-mêmes. Celles-ci apparaissent comme un « éclat » déterminant dans l'épaisseur de la matière convoquée tout autour.

### **Des travaux savants et de leurs récits**

J'aborderai plus sommairement trois monographies, parues depuis 1985, qui portent exclusivement sur les rébellions, me limitant à présenter les effets pragmatiques qui s'y donnent à lire, sans reprendre ici le détail de l'analyse des choix paradigmatiques menée pour les dégager.

Issu d'une thèse soutenue en 1980, l'ouvrage *Redcoats and Patriots* publié par Elinor Kyte Senior en 1985 (la traduction sur laquelle je m'appuie ici, *Les Habits rouges et les Patriotes*, paraît en 1997) aborde les rébellions à partir d'un angle neuf, celui de l'histoire militaire. Le caractère événementiel des rébellions est ici postulé plutôt que discuté ou induit : la première partie de l'ouvrage s'ouvre en effet sur une citation d'Ivanhoë Caron<sup>29</sup> : « Peu d'événements ont laissé dans l'histoire de notre pays des traces aussi profondes que l'insurrection de 1837 » (Ivanhoë Caron cité par Senior 1997, 17). Utilisant le passé, la narration des épisodes est linéaire, depuis « Les sources du mécontentement » jusqu'à « L'héritage de la rébellion ». Elle comporte des images (dont de très nombreux dessins d'époque) et des bribes de discours tirées d'archives, qui introduisent de nombreuses voix, même si les citations sont généralement plus directement soumises à l'argumentation principale de Senior qu'elles ne le sont dans le récit de Lacoursière et dans ceux des manuels. Toutefois, il faut remarquer, avec Jean-Paul Bernard, que les notes infrapaginales renvoient le plus souvent à plusieurs sources (documents d'archives, discours d'historiens, par exemple) qui peuvent être antagonistes, du point de vue de la configuration du récit tout autant que du point de vue de son interprétation. Cela introduit une polyphonie certaine, tout en réduisant l'emprise de la narration historique sur les autres voix. La multiplicité des sujets de l'action et la diversité des voix créent dans le récit des interstices qui donnent à voir un partage de la prise en charge énonciative. Il y a aussi des contradictions non résolues par la narration historique, comme le commentaire de Lady Colborne sur l'« horrible *Herald* », qui fait contraste avec le discours nettement anti-patriotes d'un Lord Colborne impitoyable. La voix historique laisse alors ouverte l'interprétation.

Toutefois, là où le travail de Senior innove, c'est dans l'utilisation de cartes originales, fabriquées à partir de cartes anciennes, qui permettent au lecteur de se représenter les lieux, les parcours et les affrontements avec précision, dans l'espace et aussi dans le temps, par exemple à propos de la Bataille de Saint-Denis [Fig. 3]. Il y a là un travail d'historicisation du récit d'une efficacité remarquable, qui entraîne le lecteur ou

---

29 Ivanhoë Caron est l'auteur de l'inventaire détaillé de la série *Événements de 1837–1838* dans le *Rapport des Archives de la Province de Québec pour les années 1925–1926*.

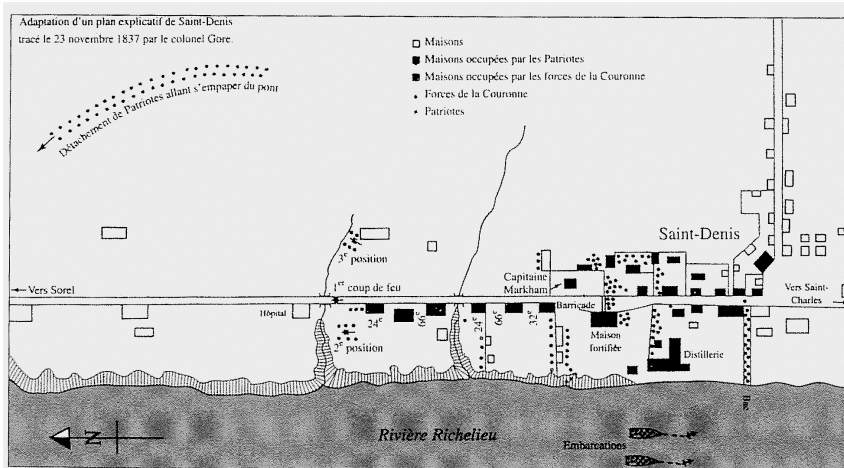


Fig. 3 : « La Bataille de Saint-Denis, le 23 novembre 1837 » [réalisée sous la responsabilité de Claude Beaugard], dans : Elinor Kyte Senior, 1997, *Les Habits rouges et les Patriotes*, Montréal : VLB éditeur, 124.

la lectrice dans les pas des sujets de l'action. L'ouvrage, dont la lecture est aisée, est donc rapidement devenu un outil essentiel pour la compréhension des rébellions.

La perspective militaire de Senior invite aussi à imaginer les apories devant lesquelles sont placés les stratèges des deux camps, celui des Britanniques, composé de plusieurs instances dont les intérêts ne convergent pas toujours, et celui des patriotes, qui n'est pas davantage soudé. Les récits de bataille comportent par ailleurs, dans la tradition occidentale, une indécidabilité qui constitue un thème en soi, depuis Homère jusqu'à Tolstoï. À la lecture, les fins de chapitre de Senior s'inscrivent nettement dans cette filiation : l'avenir y est incertain.<sup>30</sup>

On peut donc affirmer que le récit proposé par Senior déploie les effets épistémologiques que nous avons déjà remarqués : les rébellions sont dotées d'une événementialité forte – et qui n'a pas à être démontrée ; le temps et l'espace du récit sont construits grâce à des dispositifs sophistiqués – les cartes ; l'issue des diverses actions est marquée par l'indécidabilité propre au récit de bataille ; de nombreuses voix, celles des sujets des actions et celle des historiens, sont entrecroisées sans nécessairement être soumises à la voix historienne : elles en partagent ainsi l'autorité narrative.

30 Marc Collin y insiste : « Sans sympathie et sans antipathie à l'égard des combattants patriotes, Kyte s'intéresse à eux du point de vue de l'analyse militaire. Ceci l'amène à souligner leurs erreurs de tactique, mais également les opportunités qu'ils auraient pu saisir, ce qui apporte un certain renouveau dans une historiographie où la défaite patriote est le plus souvent présentée comme inévitable » (Collin 2009).

L'ouvrage d'Allan Greer, *The Patriots and the People. The Rebellion of 1937 in Rural Lower Canada* pose lui aussi les rébellions comme un *kairos*, une crise révolutionnaire. Dans la foulée de Ryerson (1973), il explicite d'entrée de jeu le caractère indécidable des divers mouvements en jeu :

No one decides to have a revolution. It is something that happens, independent of any individual will, as a result of the clash of various groups with different outlooks and changing assessments of a rapidly evolving situation. (Greer 1993, 7)

Greer compose son récit à partir de nombreux textes et pièces d'archives. Ce qui l'intéresse n'est pas le pourquoi, mais le comment des rébellions : il est à la recherche d'une description de la société canadienne et particulièrement du monde des « habitants », les rébellions lui servant de point d'entrée :

I thought that the rich documentation on the habitants who were swept up in the turmoil of revolution might shed light on long-standing social tensions and lines of solidarity in the Laurentian country-side. (Greer 1993, ix)

Il développe donc de substantielles analyses sur des traits sociaux indirectement reliés aux événements, entre autres sur la tradition des charivaris. Cela donne lieu à une expansion du temps et de l'espace, tendus vers le passé de la collectivité canadienne et vers l'espace originel de la mère-patrie (en particulier dans le chapitre, « The Habitant and the State »). Le récit des rébellions est donc moins linéaire que dans les ouvrages précédents et les éléments convoqués sont intégrés à une trame qui est indissolublement historique et anthropologique, même si l'accent est mis, dans l'intrigue, sur la dimension disruptive du moment où « the habitants came bursting onto the scene with such force in 1837 » (Greer 1993, 19). Cette centralité de l'explosion de 1837 est d'ailleurs lisible dans l'effacement relatif des rébellions du Haut-Canada, traitées de manière tangentielle, comme celles de 1838, placées en épilogue dans un chapitre au titre évocateur : « Repression, resurgence, and final defeat ». La première phrase de ce chapitre conclusif constitue la négation du récit « canadien », uniforme et continu, que nous avons vu chez Nelles :

By the beginning of 1838 Lower Canada was no longer a colony governed by British law; it was enemy territory occupied by military force. (Greer 1993, 332)

À partir du récit de rupture qu'il énonce, auquel sont tissées de nombreuses citations bien mises en évidence, Greer entrouvre de nombreuses fenêtres vers des microrécits en attente de lecture qui accroissent la densité narrative de son propos.



En effet, les notes infrapaginales renvoient le plus souvent à des documents entiers que le lecteur est invité à aller découvrir : journaux de patriotes, procès-verbaux de procès, correspondances personnelles, articles de la presse périodique, textes administratifs. Malgré la dimension virtuelle de leur actualisation – le lecteur n'est évidemment pas tenu d'aller lire –, ces voix autonomes invitent à voir le récit principal comme un foyer en lequel se rejoignent une diversité d'épisodes turbulents, qui forment une masse en attente de mise en récit. Comme pour les ouvrages précédents on peut donc parler ici de polyphonie. Le partage de l'autorité narrative est toutefois rendu plus manifeste : les auteurs des nombreuses épigraphes, des témoignages, des lettres, des journaux intimes, des articles de la presse périodique et des rapports portent chacun la responsabilité de leur propre discours et la narration historique leur abandonne entièrement la prise en charge du discours. Sans doute, le parti pris de Greer pour le peuple, son désir de lui laisser la parole, joue-t-il un rôle dans sa manière d'écrire l'histoire en faisant une place au silence et aux paroles des habitants du Bas-Canada. Dans la perspective de Jacques Rancière, qui étudie l'effacement des voix du peuple et leur remplacement par les mots de l'historien (Rancière 1992), les excursus entrouverts par les notes infrapaginales constituent un moyen efficace d'incorporer les « mots » mêmes du peuple.

Issu de la masse documentaire constituée dans le cadre d'un chantier sur les rébellions dirigé par Jean-Paul Bernard, l'ouvrage de Gilles Laporte, *Patriotes et loyaux. Leadership régional et mobilisation politique en 1837 et 1838* (Laporte 2004), est d'une nature fort différente des deux précédents puisqu'il se veut à la fois un ouvrage de référence et un essai visant à « dresser l'inventaire des activités partisans et du leadership politique au Bas-Canada à la veille des rébellions de 1837-1838 » (Laporte 2004, 10). À ce titre, l'événementialité des rébellions y est également postulée. Compte tenu de la dimension documentaire ouvertement revendiquée, le récit est tenu, articulé selon une logique spatiale plutôt que temporelle : il s'agit de comprendre les modalités de mobilisation des acteurs dans les diverses régions du Bas-Canada ; la trame principale des rébellions est considérée comme connue. N'empêche que la forme que revêt l'ouvrage témoigne de choix paradigmatiques qui donnent à voir des effets épistémologiques intéressants pour notre propos. D'abord, en ce qui concerne les sujets de l'action, Laporte déploie en marge du texte principal, dans des encadrés, de très nombreuses biographies (j'en ai compté 406 !). Certes, ces personnages prennent assez peu la parole, et le plus souvent celle-ci est intégrée à la voix historique. Toutefois, ce qui frappe dans la masse de ces biographies, c'est la variété des actions possibles qui en résultent. Par exemple, la possession d'un débit de boissons devient une action pertinente dans le récit. Ephraïm Knight « huissier et propriétaire d'une taverne à Bedford », intervient en faveur du changement de lieu d'un bureau de vote. « Le mouvement loyal s'empresse de dénoncer ce qu'il perçoit comme du favoritisme » (Laporte 2004, 351-352). Cela élargit du coup le récit à des pratiques sociales qui débordent le cadre strictement politique ou militaire. Jointes aux cartes des villes et des comtés, qui

exposent les activités (assemblées publiques, réunions de comités, pétitions ou adresses publiques, affrontements armés) des groupes en présence, loyaux et patriotes, ces biographies accroissent la densité des actions retenues dans le récit.

Sans avoir le caractère téléologique qui était déployé par Nelles, la structure du récit vise à éclairer une certaine prévisibilité de l'action. En effet, l'hypothèse principale est que les patriotes sont plus nombreux là où les anglophones sont les plus nombreux et que, corollairement, le mouvement patriote est plus faible là où il y a peu d'anglophones. La courbe proposée dans l'introduction prédirait ainsi en quelque sorte sinon l'issue du récit, du moins le déroulement des actions narratives dans l'espace du Bas-Canada. Toutefois, il importe de signaler que cette prévisibilité n'existe que pour l'historien et ses lecteurs. Les acteurs du récit n'en sont pas moins présentés comme étant aux prises avec l'indécidabilité de leur présent. Cela est fortement affirmé en conclusion : les rébellions sont un « événement qui semble avoir surpris tout le monde et dont personne à l'époque ne se considère responsable » (Laporte 2004, 385). D'une certaine façon le récit déployé par la voix historique est moins celui des rébellions, réputé connu,<sup>31</sup> que celui de l'historien en quête d'un ensemble de chaînes causales modulées par des « facteurs impondérables » (Laporte 2004, 385), qui conclura à la responsabilité de la dimension locale des organisations loyale et patriote dans les « dérapages de 1837 » (Laporte 2004, 385). Fragmenté selon les divers espaces régionaux étudiés (Marc Collin le classe d'ailleurs dans la catégorie de l'histoire régionale<sup>32</sup>), le récit historique, centré sur ses propres processus, élide le plus souvent la prise en charge énonciative que permettrait la présence d'autres voix. Celles-ci se trouvent pourtant là, hors-champ en quelque sorte, concrètement enfouies dans les archives citées ou fantomatiquement imaginées par les lecteurs sur les nombreux théâtres de l'action que l'ouvrage fait vivre. Absentes, elles n'en sont pas moins données pour significatives, ne fût-ce que par l'insistance mise sur les parcours biographiques qui émaillent l'ouvrage. À travers elles, il semble qu'il reste bien des choses à apprendre à propos des rébellions.

### **Des histoires différentes, semblablement racontées**

Les ouvrages de Senior, de Greer et de Laporte proposent des récits différents, ne fût-ce que par l'accent mis dans le premier cas sur le militaire, sur la réalité sociale et anthropologique des habitants dans le second et sur les déterminants régionaux des péripéties du récit des rébellions dans le dernier. Pourtant ces récits se rejoignent quant à la configuration du récit. Ils postulent l'événementialité des rébellions, incorporent à leur récit des discours présentés comme hétéronomes, incarnés dans des voix, réelles chez Senior, réelles ou virtuelles chez Greer, réelles ou imagi-

31 Du moins dans ses grandes lignes, car bien sûr de nombreuses informations neuves sont intégrés à la trame narrative. L'ouvrage, qui en est un de spécialistes, repose sur de nombreuses informations considérées comme connues et introduites de biais dans le récit.

32 Marc Collin 2009, n.p.

nées chez Laporte. Malgré la présence d'une énonciation ferme et originale, ces ouvrages n'ont rien de monologique. Notons aussi que tous trois déploient des stratégies d'historicisation de leur récit qui accroissent la densité du matériau narratif : plus de sujets de l'action, plus de théâtres de l'action, une temporalité étendue qui permet de dégager des réseaux de signification plus amples, des actions plus diverses que ce que le seul récit des rébellions semble exiger. Enfin, dans les trois cas, le présent du passé est présenté comme indécidable. Cela tient à la forme même du récit de bataille pour Senior, à l'imprévisibilité de toute crise révolutionnaire pour Greer, à l'incapacité des acteurs de mesurer leur responsabilité dans la globalité du tableau des rébellions pour Laporte. Ces convergences entre les trois historiens quant à la « façon d'écrire l'histoire », selon l'expression d'Eccles, indique assez que l'hypothèse d'une différenciation des histoires sur la base de l'appartenance sociale et linguistique des historiens (francophones/anglophones) est infirmée par nos analyses.

### **Les figures du travail historiographique dans les romans**

Je n'ai pas parlé des récits de fiction. Je leur laisserai brièvement le dernier mot, avant de conclure. Les romanciers disposent d'une palette narrative plus riche et plus complexe que les historiens. Ils ont même la possibilité de faire intervenir des historiens de papier dans leur récit. Dans le roman de Maryse Rouy, *Mary l'Irlandaise*, est racontée la venue au Canada d'une Irlandaise pauvre qui cherche à comprendre la situation où elle se trouve plongée pour orienter ses actions. Elle glane donc dans les discours de ceux qu'elle rencontre des informations de toute nature (parfois vraies, parfois fausses) à partir desquelles elle espère comprendre la société du Bas-Canada et le mouvement insurrectionnel qui se prépare. Sa curiosité est motivée par l'amour d'un beau patriote, mais aussi par un intérêt que l'on peut qualifier d'historiographique. Mary se fait en quelque sorte historienne, au croisement des voix, face à des mouvements qui se révéleront, à posteriori, comme souvent dans la vie, événements. *A contrario*, dans *Robert Nelson & the Rebellion of 1837. The Words on the Wall*, c'est la narratrice qui se fait historienne et expose, dans une note sur ses sources et dans un riche appareil critique, le parcours heuristique de l'écriture de son histoire. Pourtant, son roman comporte aussi un personnage témoin, qui aurait pu prendre en charge le parcours historiographique. Il s'agit de la jeune anglaise Mrs Cox, qu'a épousé Robert Nelson. Mais celle-ci manifeste, plutôt, à l'endroit de la société francophone du Bas-Canada dans laquelle elle débarque, du mépris et de la colère, refusant tout contact. Elle ne veut pas entendre les autres récits que tente de lui raconter son mari, campant féroce sur ses préjugés contre les Français, les Irlandais, les Papistes et les habitants.

La structure des deux romans repose sur l'événementialité des rébellions, sur leur dimension de *kaïros*. Toutefois, les personnages ont le loisir de refuser ou d'accepter cette événementialité. Ainsi, Madame Cox ne comprend pas la nature des événements turbulents auxquels participe son mari, ni le fait qu'ils instaurent un avant et

un après dans leur vie. Elle considère que sa vie doit demeurer la même quels que soient les événements : mariage, traversée de l'Atlantique, installation dans un milieu mixte aux plans ethnique et religieux, rébellions. Au contraire, la jeune Mary accueille les événements de sa vie et de la vie canadienne et leurs effets dans la durée. L'acceptation de l'événementialité de l'événement infléchit donc la suite du récit, son achèvement.

### **Récit fermé, récits ouverts**

Que retenir de cette comparaison de la configuration narrative des récits des rébellions de 1837-1838 étudiés et de leurs effets épistémologiques ? Deux types de conclusion s'imposent à nous : celles qui sont directement issues de la comparaison et éclairent la lecture que nous faisons collectivement des rébellions et de son événementialisation ; et celles, plus théoriques, qui nous ramènent aux articulations entre construction du récit historiographique, effets épistémologiques de cette construction et enfermement dans une vulgate.

Première remarque. La comparaison permet de voir que l'événementialisation, qui est un effet de la construction du récit, est le seul trait épistémologique qui entraîne une irréductibilité absolue. L'analyse de l'ouvrage de Nelles montre bien que la construction d'un non-événement historiographique passe par le discours : le récit construit ou non l'événement comme événement et, de ce fait, en rend possible ou non la lecture. Dans une perspective narrative, ce qui ne fait pas événement se trouve déqualifié comme objet, et avec lui son escorte de discours et d'artefacts. Cette déqualification agit directement, notons-le sur le coefficient de vérité qui affecte l'objet. De sorte que le silence n'est pas le seul vecteur d'oubli, la non-événementialisation d'un fait est également efficace.

Seconde remarque. L'inscription de l'indécidabilité du futur et l'historicisation des sujets et de leurs actions ne sont pas fonction de l'ampleur du récit. En effet, on aurait pu croire que l'historicisation des sujets et de leurs actions (et donc des événements) reposait sur des choix liés à la quantité de matériaux convoqués, à l'ampleur du récit. La comparaison des deux ouvrages de vulgarisation (le Nelles et le Lacoursière) et des deux ouvrages didactiques de Dickinson et Young montre bien que ce n'est pas le cas. L'indécidabilité repose sur l'explicitation du caractère risqué des actions, sur l'imprévisibilité qui accompagne les choix des acteurs et cette explicitation n'impose pas d'hypertrophie au récit, seulement une autre manière de raconter.

Troisième remarque. La présence de voix ouvre le récit et en interroge le procès : elle est susceptible d'entraîner un partage de la prise en charge énonciative et même de l'autorité narrative, comme nous l'avons observé dans l'ouvrage d'Allan Greer. Dans leur diversité, les voix complexifient la définition du « qui » et introduisent un bougé qui demeure, même après que l'historien ait livré son interprétation : les voix sont source de mouvement, elles créent des failles dans le récit, lui ajoutent de l'instabilité. Leur présence accroît ainsi l'ampleur des événements turbulents. A

*contrario*, on peut faire l'hypothèse que l'absence de voix hétéronomes empêche que la turbulence puisse se manifester parce que la probabilité de mouvement s'en trouve réduite. Corollairement, cette absence donne en retour au futur un caractère plus prévisible. La possibilité de l'irruption de voix étant écartée, la visée téléologique de l'autorité narrative peut s'installer sans partage.

De ce point de vue, le récit de Nelles apparaît non seulement comme irréductible aux autres récits examinés, mais surtout comme fermé aux autres récits à cause de sa forme. Il peut en ce sens être assimilé à une vulgate, à un récit déjà achevé, immuable, sans interstices, sans autres voix. M'appuyant sur les réflexions de Dickinson et Young que j'ai citées et sur les travaux de Jean-Paul Bernard, j'avancerai que le récit de Nelles correspond à une importante tendance en histoire canadienne, dont témoigne une série comme *Les Minutes du Patrimoine* et les tentatives de construction d'un récit « optimiste » du Canada, qui reposerait sur l'effacement des voix hétéronomes. Toutefois, l'analyse révèle aussi qu'il n'y a pas, contrairement aux attentes, de fracture narrative qui s'effectuerait autour de la nation d'appartenance de l'historien ou de la langue dans laquelle est rédigé son récit. Pour le dire autrement, les prises en charges énonciatives ne sont pas portées, dans notre corpus, par des identités « nationales » ou « ethniques ». On peut donc dire qu'il existe un récit consensuel des rebellions et que ce consensus repose précisément sur la diversité des voix. Cela mériterait d'être examiné plus avant.

Les conclusions théoriques seront plus sommaires. Au début de ce travail, j'espérais mieux comprendre la circulation des récits sur les rébellions dans l'historiographie canadienne et tirer des matériaux pour comprendre le fonctionnement d'une vulgate en historiographie. J'avais posé que les choix paradigmatiques menant à la configuration des récits entraînaient des effets épistémologiques que j'avais déterminés *a priori* comme étant ceux que les débats actuels placent au centre du procès historiographique : l'événementialisation, l'historicisation, l'indécidabilité du présent et le travail sur les voix – ou la question de la prise en charge énonciative comme mécanisme d'affirmation de la vérité.

Ultimement, l'analyse me semble révéler que ces quatre effets doivent être conçus comme placés en interaction. En effet, même si l'événementialité de l'événement semble première dans l'ordre épistémique, elle s'établit à la fois sur un processus de différenciation des données offertes grâce à l'historicisation, sur le postulat du caractère irréversible et imprévisible de l'action humaine qui transforme toute décision en pari (dans l'absolu tout est susceptible de faire événement), et sur la prise en charge énonciative qui fera de la désignation de l'événement comme événement un énoncé affirmé vrai. En ce sens, les quatre effets identifiés, dont l'analyse a montré le rôle dans l'ouverture des récits à l'hétéronomie et à l'altérité et donc dans la résistance qu'ils offrent à la tentation de refermer le récit en une vulgate, traversent la totalité narrative et se manifestent dans l'ensemble des paradigmes narratifs (définition du[des] sujet[s] de l'action, détermination des actions possibles et donc des événements signifiants, expérience du temps, construction de l'espace).

Dans cette perspective, le récit n'est pas une forme porteuse de savoirs qui lui seraient exogènes, mais plutôt le processus épistémique par lequel sont solidairement configurés savoirs et récits.

Je tiens à remercier le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada pour son soutien de même que les personnes suivantes, qui m'ont aimablement communiqué de précieux commentaires : les évaluateurs de la revue et aussi Hans-Jürgen Lüsebrink, Ollivier Hubert, Mathilde Cambron-Goulet et Katja Sarkowsky.

## Bibliographie

- Bernard, Jean-Paul, 1983, *Les rébellions de 1837-1838. Les patriotes du Bas-Canada dans la mémoire collective et chez les historiens*, Montréal Boréal Express.
- Cambron, Micheline/Gérard Langlade, 2015, « L'événement de lecture », dans : Micheline Cambron/Gérard Langlade (dir.), *L'événement de lecture*, Montréal : Nota bene, 5-36.
- /André G. Roy, 2012, « La turbulence comme métaphore », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 15, n° 1-2, 201-229 (<http://id.erudit.org/iderudit/1014632ar>) Consulté le 15-12-2018.
- , 2001, « Des petits récits et du grand récit. Raconter l'histoire de la littérature québécoise », *Littérature*, Paris, n° 55, 77-93.
- Coleman, Patrick, 2018, *Equivocal City. French and English Novels of Postwar Montreal*, Montréal/Kingston/London/Chicago : McGill-Queen's University Press.
- Collin, Marc, 2009, « Les lignes de faite de l'historiographie des rébellions de 1837-1838 », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 17, n° 2, (<https://www.bulletinhistoirepolitique.org/le-bulletin/numeros-precedents/volume-17-numero-1/les-lignes-de-faute-de-l%e2%80%99historiographie-des-rebellions-de-1837-1838/>). Consulté le 15-12-2018.
- De Certeau, Michel, 1975, *L'écriture de l'histoire*, Paris : Gallimard.
- Deschamps, François, 2015, *La « rébellion de 1837 » à travers le prisme du Montreal Herald. La refondation par les armes des institutions politiques canadiennes*, Québec : Presses de l'Université Laval.
- Desclés, Jean-Pierre, 2009, « Prise en charge, engagement et désengagement », *Langue française*, n° 162, 29-53. (<https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2009-2-page-29.htm>) Consulté le 15-12-2018.
- Dickinson, John Alexander/Brian J. Young, 2003, *A Short History of Quebec*, Montréal/Kingston/London/Chicago : McGill-Queen's University Press.
- /----, 1995, *Diverse Pasts : A History of Québec and Canada*, Toronto : Copp Clark.
- Dossier de production de la pièce *Le Wild West Show de Gabriel Dumont* : <<https://nac-cna.ca/fr/wildwestshow>> Consulté le 16-12-2018.
- Eccles, William J., 1994, « Un homme de son temps » dans « Témoignages d'historiens », *François-Xavier Garneau et son histoire* (sous la direction de Gilles Marcotte), *Études françaises*, vol. 30, n° 3, hiver, 114-116.
- Greer, Allan, 1993, *The Patriots and the People. The Rebellion of 1937 in Rural Lower Canada*, Toronto : University of Toronto Press.
- Jackson, James, 2014, *L'émeute inventée. La mort de trois montréalais sous les balles de l'armée britannique en 1832 et son camouflage par les autorités*, Montréal : VLB éditeur.
- Krysztofaki, Virginie/Paul Ste-Marie/Ève Bernier Cormier/Andrée Thibeault/Geneviève Goulet, 2016, *Les Chroniques du Québec et du Canada des origines à 1840*, Montréal : Pearson et Erpi (<https://pearsonerpi.com/fr/seconaire/histoire/chroniques-du-quebec-et-du-canada>) Consulté le 15 octobre 2018.

- Lacombe, S., 2015, « Olivier Côté, Construire la nation au petit écran. *Le Canada, une histoire populaire* de CBC/Radio-Canada (1995-2002), Québec, Septentrion, 2014, 446 p. », *Recherches socio-graphiques*, vol. 56, n<sup>os</sup> 2-3, p. 540-541. <https://www.erudit.org/fr/revues/rs/2015-v56-n2-3-rs02285/1034231ar/> Consulté le 15-12-2018
- Lacoursière, Jacques, 2013, *Histoire populaire du Québec. De 1791 à 1841*, tome 2, Montréal : Septentrion.
- Laporte, Gilles, 2015, *Brève histoire des Patriotes*, Québec : Éditions du Septentrion.
- , 2004, *Patriotes et loyaux, Leadership régional et mobilisation politique en 1837 et 1838*, Québec : Éditions du Septentrion.
- Létourneau, Jocelyn, 2017, « S'IL TE PLAÎT, DESSINE-MOI LE PASSÉ DE TON PAYS ! Sur la forme de l'expérience historique canadienne », *Argument*, vol. 19, n<sup>o</sup> 2. (<http://www.revueargument.ca/upload/ARTICLE/695.pdf>) Consulté le 15-12-2018.
- Nelles, Henry Vivian, 2017, *Une brève histoire du Canada*, Montréal : Fides [2005].
- , 2004, *A Little History of Canada*, Don Mills (Ont.) : Oxford University Press.
- , 1999, *The Art of Nation-Building: Pageantry and Spectacle at Quebec's Tercentenary*, Toronto : University of Toronto Press.
- Rancière, Jacques, 1992, *Les mots de l'histoire. Essai de poésie du savoir*, Paris : Seuil, collection «Librairie du XXe siècle».
- Ricœur, Paul, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Seuil.
- Rouy, Maryse, 2004, *Mary l'Irlandaise*, Montréal : Québec-Amérique.
- Ryerson, Stanley Bréhaut, 1973, *Unequal Union: Confederation and the Roots of Conflict in the Canadas, 1815-1873*, Toronto : Toronto Progress Books [1968].
- Senior, Elinor Kyte, 1997, *Les Habits rouges et les Patriotes* [traduction supervisée par Claude Beauregard et révisée par Jean Pariseau], Montréal : VLB éditeur.
- , 1985, *Redcoats and Patriots*, Ottawa : Canada's Wings, Inc.
- Sicotte, Anne-Marie, 2016, *Histoire inédite des Patriotes. Un peuple libre en images*, Montréal : Fides.
- Soderstrom, Mary, 1998, *Robert Nelson & the Rebellion of 1837. The Words on the Wall*, Ottawa : Oberon Press.
- Stratford, Philip, 1979, « Canada's Two Literatures: A Search for Emblems », *Canadian review of comparative literature/Revue canadienne de littérature comparée*, Edmonton : Spring, vol. 6, n<sup>o</sup> 2, 131-138. (<https://journals.library.ualberta.ca/crcl/index.php/crcl/article/view/2377>) Consulté le 15-12-2018.
- Tremblay, Yves, 2017, « Histoire d'une commémoration : la mémoire de 1812 du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 25, n<sup>o</sup> 2, 36-62.